

## **Signe, Sens et Symbole**

*(Sign, Meaning, and Symbol)*

**Johann Michel**

### **Résumé:**

*L'ambition de la présente contribution est de délimiter le champ de l'herméneutique, par contraste avec d'autres sciences ou de philosophies du langage. La voie que nous explorons propose un double mouvement paradoxal, à la fois de rétrécissement et d'élargissement de l'herméneutique. L'interprétation ne se pose que pour une catégorie particulière de signes dont la signification est problématique en fonction de contextes donnés et de l'expérience des interprètes. A ce mouvement de rétrécissement, il faut en même temps ajouter un mouvement, sur un autre plan, d'élargissement de l'objet de l'herméneutique. Car les significations problématiques ne sont nullement réductibles, ni aux signes linguistiques (énoncés, textes...), ni aux signes à double sens (les symboles) qui n'en sont qu'une partie. En d'autres termes, tout signe, dont la forme peut être iconique, indiciaire ou linguistique, dont la source peut être naturelle ou conventionnelle, dont le canal peut être visuel, auditif ou olfactif, en tant qu'il comporte une problématicité, en tant qu'il est réfractaire à la compréhension immédiate, peut faire l'objet d'une interprétation et relever corrélativement du champ de l'herméneutique.*

**Mots clés:** signe, sens, symbole, ambiguïté, équivocité, icône, indice

### **Abstract:**

*The ambition of this contribution is to delimit the field of*

*hermeneutics, which is in contrast to other sciences or philosophies of language. The path we are exploring offers a paradoxical twofold movement, both shrinking and expanding hermeneutics. Interpretation only arises for a particular category of signs, the meaning of which is problematic depending on given contexts and the experience of the interpreters. At the same time, we add a movement, on another plane, of enlargement of the object of hermeneutics. As problematic meanings are in no way reducible, neither to linguistic signs (utterances, texts ...), nor to two-way signs (symbols) which are only a part of it. In other words, any sign (iconic, indicative or linguistic) whose source can be natural or conventional, via visual, auditory or olfactory channels involves a problematicity, as it is resistant to immediate understanding, and can be interpreted and correlatively fall within the field of hermeneutics.*

**Key words:** sign, meaning, symbol, ambiguity, equivocity, icon, clue

La distinction entre signe, sens et symbole permet en première approximation de délimiter des objets relatifs à des disciplines et à des approches différentes : la sémiotique pour le premier, la sémantique pour le second, l'herméneutique pour le troisième. D'une part, la sémiotique, du moins dans l'héritage de la sémiologie saussurienne, n'aurait affaire qu'à des rapports différentiels entre signes de nature dyadique (signifiant/signifié). D'autre part, la sémantique, du moins dans l'héritage de Benveniste, n'aurait affaire qu'au sens dont l'unité repose sur le discours qui dit quelque chose sur quelque chose. Enfin, l'herméneutique, du moins dans la filiation de Ricœur, n'aurait affaire qu'à des structures de signes à double sens que le philosophe appelle des symboles (Ricœur, 1965).

Séduisante au premier abord, cette répartition disciplinaire pose en réalité de redoutables difficultés. D'une part, la sémiologie

d'obédience saussurienne est loin de représenter l'ensemble des courants sémiotiques qui ont prospéré à l'époque contemporaine. Si le modèle dyadique du signe tend à mettre entre parenthèses la question du sens et la mention de la référence, ce n'est pas le cas dans les modèles triadiques chez Peirce (representamen/interpretant/objet ; Peirce, 1978) ou chez Morris (véhicule du signe/designatum/interpretant ; Morris, 1938) ou dans le modèle tétradique proposé par Klinkenberg (stimulus/signifiant/signifié/référence; Klinkenberg, 1996). Le fait que la sémiotique n'aurait pour objet que des signes dans un rapport oppositif, sans préoccupation de la signification et de la référence, ne va donc nullement de soi. D'autre part, la sémiologie de facture saussurienne, bien qu'elle puisse s'appliquer à d'autres systèmes de signes, tend clairement à privilégier les signes linguistiques. La linguistique, dans cette optique, se pose assurément comme le patron de toute sémiologie. Ce n'est pas le cas de sémiotiques concurrentes, comme celle de Peirce, qui permettent d'élargir le champ d'analyse aux signes iconiques et aux signes indiciaires. Enfin, l'herméneutique, dans l'ensemble de ses variantes, n'est aucunement réductible à l'objectivation de ces catégories particulières de signes que sont les symboles. L'herméneutique de Ricœur elle-même cherchera à en élargir l'objet, notamment aux textes et à l'action. Deux tendances prédominent en réalité : d'un côté, en venant de Schleiermacher et de Dilthey, une herméneutique du discours ; de l'autre, en venant de Heidegger, une herméneutique de l'être et de l'existence.

L'ambition de la présente contribution, dans la suite d'*Homo interpretans* (Michel, 2017), est de complexifier ce schéma de répartition des objets et de distribution des disciplines à la faveur d'une confrontation serrée entre sémiotiques et herméneutiques. C'est bien en herméneute que nous poserons ce problème. Nous

avons néanmoins la conviction forte que l'herméneutique ne peut progresser elle-même que dans un dialogue soutenu avec les variantes de la sémiotique. C'était du reste déjà la conviction du Ricoeur des années 1960 lorsqu'il cherchait à reposer les fondements de l'herméneutique à partir d'une discussion de la sémiologie de facture structuraliste. Mais la voie que nous cherchons nous-mêmes à tracer, comme on va le voir, s'en distingue à plusieurs égards, notamment parce que l'herméneutique de Ricoeur est trop dépendante des signes linguistiques attachés à la fois aux symboles ou aux textes.

La voie que nous explorons propose un double mouvement paradoxal, à la fois de rétrécissement et d'élargissement de l'herméneutique. Un mouvement de rétrécissement dans la mesure où tous les rapports aux signes ne requièrent pas une interprétation. A l'opposé de ce que l'on peut appeler les *théories de l'interprétation générale* (H.G. Gadamer, D. Davidson, G. Abel) qui supposent que tout rapport au sens est de nature interprétative, nous défendons, avec d'autres (F. Schleiermacher, L. Wittgenstein, R. Shustermann), une *théorie de l'interprétation restreinte* en vertu de laquelle nous interprétons lorsque nous ne comprenons pas spontanément. En d'autres termes, l'interprétation ne se pose que pour une catégorie particulière de signes dont la signification est problématique en fonction de contextes donnés et de l'expérience des interprètes. En première analyse, l'herméneutique peut donc se définir comme la science de l'interprétation des significations problématiques.

A ce mouvement de rétrécissement, il faut en même temps ajouter un mouvement, sur un autre plan, d'élargissement de l'objet de l'herméneutique. Car les significations problématiques ne sont nullement réductibles, ni aux signes linguistiques (énoncés, textes...), ni aux signes à double sens (les symboles) qui n'en sont qu'une partie. En d'autres termes, tout signe, dont la forme peut être

iconique, indiciaire ou linguistique, dont la source peut être naturelle ou conventionnelle, dont le canal peut être visuel, auditif ou olfactif, en tant qu'il comporte une problématique, en tant qu'il est réfractaire à la compréhension immédiate, peut faire l'objet d'une interprétation et relever corrélativement du champ de l'herméneutique.

### **1. Polysémie et ambiguïté**

Si l'on définit avec Saussure la langue comme un système de valeur différentielle et oppositive de signes, les signes linguistiques ne peuvent faire l'objet ni d'une compréhension ni d'une interprétation. Ils échappent par conséquent au champ de l'herméneutique. C'est vrai si l'on se place sous le seul aspect matériel du signe (le signifiant ou l'image acoustique) qui appelle des sous-disciplines sémiologiques conjointes (par exemple la phonologie et la phonétique) : ce qui importe dans le mot, ce n'est pas le son lui-même, mais les différences phoniques qui permettent de distinguer ce mot de tous les autres. Le même phénomène, selon Saussure, se mesure sous l'aspect conceptuel du signe (le signifié) dont la valeur se construit dans la différence avec d'autres signes.

Mais la face conceptuelle du signe linguistique peut-elle se passer de signification, voire de référence ? Le signifié n'est-il pas la signification du mot précisément en tant qu'idée ou concept associé à une image acoustique ? Pour attester de l'arbitraire du signe linguistique, ne faut-il pas introduire la référence ? Saussure n'évacue pas la question de la signification aussi rapidement qu'on le pense parfois, sous l'aspect conceptuel du signe, pour autant qu'il n'entend pas réduire la langue à une simple nomenclature ; il en souligne plutôt le paradoxe : « La valeur, prise dans son aspect conceptuel, est sans doute un élément de la signification, et il est très difficile de savoir comment celle-ci s'en distingue tout en étant sous sa dépendance [...]. Mais voici l'aspect paradoxal de la question : d'un

côté, le concept nous apparaît comme la contrepartie de l'image auditive dans l'intérieur du signe, et de l'autre, ce signe lui-même qui relie ses deux éléments, est aussi, et tout autant, la contrepartie des autres signes de la langue » (de Saussure, 1995: 218–219).

A ce niveau (sémiologique), peu importe le sens du mot, sachant que la plupart des mots ont plusieurs signifiés, l'essentiel est que le mot ait un sens dans une langue donnée. Pour le dire avec Benveniste, le critère sémiologique de signification est la possibilité pour un signe d'être ou non reconnu et identifié dans un système linguistique donné. Ainsi « mère » a une signification, tandis que « fère » n'en a pas. La sémiologie n'évacue donc pas purement et simplement le « sens » mais elle le prend dans une acception très restrictive, presque indéterminée. Elle ne s'intéresse pas par exemple au sens particulier que peut avoir tel ou tel mot (par exemple les 80 sens du verbe *faire* ou *prendre...*) dans tel discours. A ce niveau, très pauvre, du sens, la sémiologie est en deçà de toute sémantique et de toute herméneutique.

La question du sens change complètement de perspective lorsque la signification d'un mot n'est plus corrélée, comme dans l'usage d'un dictionnaire, à son renvoi oppositif (comme signifiant et signifié) à d'autres mots mais est directement enrôlée dans une structure propositionnelle, dans un discours dont l'unité par excellence est la phrase. C'est le niveau d'analyse proprement sémantique où le sens résulte de l'enchaînement de mots pour dire quelque chose sur quelque chose, de l'appropriation par des locuteurs de la langue dans un acte de discours. A l'échelle sémantique, nous quittons la clôture de la langue sur elle-même pour ouvrir les signes au monde : « Le sémiotique (le signe) doit être RECONNU ; la sémantique (le discours) doit être COMPRIS. La différence entre reconnaître et comprendre renvoie à deux facultés distinctes de l'esprit ; celle de percevoir l'identité entre l'antérieur et l'actuel, d'une

part, et celle de percevoir la signification d'une énonciation nouvelle, de l'autre » (Benveniste, 1974: 64–65).

Si l'objet propre de la sémantique est l'enchaînement de signes comme discours, quel est alors celui de l'herméneutique ? En quoi les deux sciences se distinguent-elles ? Le problème mérite clairement d'être posé dans la mesure où le discours (oral ou écrit), depuis au moins Schleiermacher, est l'objet privilégié de l'herméneutique. Certes, c'est d'abord et avant tout le discours écrit (le texte) qui rassemble les différentes branches de l'herméneutique moderne (philologie, exégèse...). Toutefois, Schleiermacher lui-même revendique explicitement la possibilité et la légitimité d'étendre l'art d'interpréter aux conversations ordinaires (Schleiermacher, 1987: 179). Le problème reste donc entier pour nous : si l'objet de l'herméneutique peut s'élargir à la parole vive, comme distinguer l'herméneutique de la sémantique ?

On peut trouver une première réponse dans la manière dont Ricoeur cherche à articuler sémiologie, sémantique et herméneutique (Ricoeur, 1969). Sa démarche est en réalité très proche de celle de Benveniste mais la manière dont il cherche à articuler sémiologie et sémantique mérite une attention particulière. La sémiologie est renvoyée à la science empirique de la langue (au sens de Saussure) comme système de rapport d'opposition entre signes. Dans ce cadre, la langue n'a pas de dehors, de locuteur, de monde. A l'opposé, la sémantique (dont la filiation avec Benveniste est assumée, mais aussi avec Frege) est renvoyée au discours comme intention de dire quelque chose (sens) sur quelque chose (référence) à quelqu'un. Comme parole, le discours désigne alors l'acte par lequel le locuteur rompt la clôture du système de signes pour dire quelque chose. Au premier abord, c'est une antinomie qui prévaut entre sémiotique et sémantique :

d'un côté, la linguistique structurale procède d'une décision de caractère épistémologique, celle de se tenir à l'intérieur de la clôture de l'univers de signes ; en vertu de cette décision, le système n'a pas de dehors ; il est une entité autonome de dépendances internes. Mais c'est une décision méthodologique qui fait violence à l'expérience linguistique. La tâche est alors, d'autre part, de récupérer pour l'intelligence du langage ce que le modèle structural exclut, et qui est peut-être le langage lui-même comme acte de parole, comme *dire* (86).

A quelle discipline en particulier revient cette tâche ? A la sémantique. Si leurs domaines d'objets sont hétérogènes, sémiologie et sémantique sont toutefois amenées, selon Ricœur, à collaborer du fait de la place accordée au mot qui joue la fonction d'un échangeur entre la structure et l'événement, entre la langue et la parole, entre le système et l'acte. D'un côté, le mot renvoie au système de signes dont la double face signifiant/signifié constitue une valeur relative et oppositive à d'autres signes. De l'autre, le mot est l'unité de base de la phrase qui est elle-même la structure de base du discours. Dans la langue, le mot n'est qu'une virtualité sémantique. Dans la parole, il est actualisation d'une signification particulière agencée à d'autres mots. Mais ce geste d'effectuation appelle un mouvement de retour, une sorte de *feedback* du mot vers le système :

La phrase, nous l'avons vu, est un événement ; à ce titre, son actualité est transitoire, passagère, évanouissante. Mais le mot survit à la phrase. Comme entité déplaçable, il survit à l'instance transitoire du discours et se tient disponible pour de nouveaux emplois. Ainsi, lourd d'une nouvelle valeur d'emploi – aussi mince soit-elle – il retourne au

système. Et, en retournant au système, il lui donne une histoire (93).

La démarche de Ricœur, fût-elle si féconde, a-t-elle fait avancer notre problème (la démarcation entre sémantique et herméneutique) ? Dans son article (« La structure, le mot, l'événement »), Ricœur donne finalement peu d'éléments significatifs. Il laisse seulement suggérer à la fin de l'article que l'herméneutique se préoccupe de séquences plus longues que la simple phrase. C'est bien entendu le texte qui est directement visé. En d'autres termes, l'herméneutique serait une branche de la sémantique en tant qu'elle prendrait pour objet une unité discursive particulière : le texte. Cette solution pourrait nous apparaître relativement décevante, en deçà même du projet d'élargissement proposé par Schleiermacher, dans notre ambition d'élargir l'objet de l'herméneutique, au-delà précisément de la science du texte.

Cependant, le même article de Ricœur ouvre d'autres pistes qui peuvent s'avérer fécondes. Elles concernent la question de la polysémie des mots. C'est par cette même ouverture que Benveniste trace une ligne de partage entre sémiotique et sémantique. Dans le système virtuel de signes, les mots ont certes un sens, mais on est incapable de savoir lequel, sachant que les mots ont généralement plusieurs significations. C'est uniquement dans le discours que les mots, agencés dans une phrase, déploient véritablement leur signification. C'est également dans de nouveaux contextes de discours qu'ils peuvent acquérir de nouvelles significations. L'importance de la polysémie est telle que Ricœur n'hésite pas à en faire « le pivot de la sémantique ». La polysémie ne serait-elle pas un régime de sens commun à la sémantique et à l'herméneutique ? Si nous définissons l'herméneutique comme la science des significations problématiques, la polysémie n'en fait-elle pas partie de manière

privilegiée ? Dans la mesure où tous les mots peuvent recevoir, à des degrés divers, des significations différentes, tout le langage, sous cette condition, pourrait devenir problématique dans sa compréhension. Par conséquent, la distinction entre compréhension immédiate et interprétation serait vaine. Or, ce n'est pas le cas.

Tout dépend en réalité des contextes. Si la polysémie, comme l'homonymie, reste bien le « pivot de la sémantique », elle n'appelle une intelligence interprétative que lorsque la polysémie n'est pas réglée dans un contexte, c'est-à-dire *lorsque la polysémie vire à l'ambiguïté*. La polysémie devient problématique lorsque le contexte (ou l'absence de contexte) ne permet pas de déterminer l'une des significations d'un mot, voire d'une phrase ou d'un texte.

Les formes usuelles de discours disposent de techniques le plus souvent implicites qui permettent de faire en sorte que la polysémie ne tourne pas à l'ambiguïté. C'est le cas par exemple de ce que des linguistes comme Greimas ou Rastier appellent des isotopes (de lieu, de temps, de personne...) qui contribuent à assurer des plans de référence, des thématiques similaires aux mots dans une phrase ou dans un discours. La redondance de mots d'un même champ lexical permet ainsi de comprendre que l'on parle d'un même thème et de réduire le seuil d'ambiguïté des termes utilisés. Si je parle de ma bibliothèque à quelqu'un, le mot « volume » dans l'énoncé aura d'emblée le sens de « livre ». Si ma fille me parle de sa leçon de physique, le mot « volume » dans l'énoncé aura d'emblée le sens de « l'espace occupé par un corps », sans ambiguïté.

La configuration est différente lorsqu'une absence d'isotopes et un contexte défailant ont pour effet de transformer la polysémie en ambiguïté. Si un ami me dit : « Paul vient d'acheter *Le Monde* », sans autre précision, notamment sur les intentions et l'identité de Paul, l'énoncé demeure ambigu. L'indétermination ne porte pas sur le verbe « acheter », mais sur le fait de savoir si Paul (alors simple lecteur)

vient d'acheter un exemplaire du quotidien, ou si Paul (investisseur) vient d'acquérir l'entreprise de presse. L'énoncé demande donc une interprétation (explicitation, clarification, contextualisation...).

Sans parler d'un partage strict de disciplines qui sont de fait amenées à collaborer (on l'a vu pour la sémiotique et la sémantique), on peut dire que si la polysémie est l'un des pivots de la sémantique, l'ambiguïté constitue l'un des pivots de l'herméneutique. Remarquons que l'ambiguïté peut porter sur des unités plus longues que le mot, sur une phrase entière, voire un discours dans son ensemble.

## **2. Univocité et plurivocité**

Si la polysémie des mots n'est pas en soi un critère de problématicité du sens, tout dépendant des contextes, ne peut-on soutenir qu'il n'en va pas de même pour d'autres formes de discours qui appellent tendanciellement une interprétation, et ce, indépendamment du contexte ? On peut en faire l'hypothèse au sujet des structures de signes linguistiques, qui en plus de la dualité signifiant/signifié, comportent d'emblée plusieurs significations. Elles sont plurivoques par constitution. Tels sont les signes que Ricœur appelle justement des symboles qui, en signifiant une chose, signifient, par surcroît, autre chose. Un symbole dit autre chose que ce qu'il dit. Ainsi la balance, comme symbole de la justice, signifie quelque chose (la mesure et l'équilibre) en plus de sa signification littérale (instrument qui sert à peser). Il en est également des allégories comme représentation indirecte qui, en plus de signifier une chose (par exemple un crâne comme partie d'un squelette), signifie, en outre, autre chose, généralement une idée abstraite (par exemple la mort).

On mesure mieux en quoi se distinguent la simple polysémie de signes linguistiques et la structure de signes à plusieurs sens. Lorsque le contexte isotopique permet de lever immédiatement toute ambiguïté sur le sens d'un mot, la compréhension spontanée suffit

généralement. En revanche, dans le registre des signes à double sens, la signification littérale du signe est suspendue dans la mesure même où elle est adossée à une signification seconde (symbolique, allégorique...) et demande par conséquent un effort réflexif d'interprétation. Ce « travail d'interprétation », comme l'appelle Ricoeur, relève précisément du champ par excellence de l'herméneutique :

*Ce qui suscite ce travail c'est une structure intentionnelle qui ne consiste pas dans le rapport du sens à la chose, mais dans une architecture de sens, dans un rapport de sens au sens, du sens second au sens premier, que ce rapport soit ou non d'analogie, que le sens premier dissimule ou révèle le sens second (Ricoeur, 1965: 28).*

Il y a des symboles ou des allégories qui sont tellement sédimentés dans une culture qu'ils ont en partie perdu leur potentiel de problémativité, de surprise, d'impertinence et qu'ils nécessitent, par conséquent, moins d'interprétation que d'autres structures de signes à double sens plus novatrices. Force est de reconnaître, cependant, que ces structures de signe demandent tendanciellement un travail interprétatif plus important que les signes ordinaires.

Autant l'ambiguïté est généralement un obstacle à la compréhension et à l'intercompréhension ordinaire, *a fortiori* dans le discours scientifique qui aspire à la clarté et à l'univocité<sup>1</sup>, autant les structures de signes à double sens peuvent au contraire être recherchées, comme une surabondance du langage qui permet de saisir la plurivocité du sens de l'être. Tel est le sens de l'opposition

---

<sup>1</sup> Malgré la persistance d'images, de métaphores, voire de symboles dans le langage scientifique (que l'on pense par exemple à la description génétique de l'ADN comme « structure en double hélice »).

irréductible entre le symbole de l'herméneute et le symbole du logicien ou du mathématicien. La logique symbolique, dans l'héritage de Whitehead ou de Russell, aspire à construire une langue idéale, en rupture avec le risque d'ambiguïté permanent du langage ordinaire. Le langage scientifique et philosophique idéal doit donc être épuré de la polysémie des mots et de l'amphibologie des structures grammaticales pour atteindre un horizon de clarté et d'univocité. D'où l'ambition de construire un langage symbolique sans attache aucune avec les langues naturelles. Alors que la logique associe le symbole à l'univocité, l'herméneutique l'assimile *a contrario* à la plurivocité. Tandis que l'équivocité est un obstacle épistémologique pour la logique, elle charrie une richesse sémantique considérable pour l'herméneutique.

Cette profusion sémantique est telle qu'elle constitue un champ d'objet privilégié pour une branche de l'herméneutique que Ricoeur appelle « l'herméneutique de la recollection de sens », terrain privilégié de l'exégèse des textes sacrés (41). Dans la perspective de Ricoeur, l'apport inestimable des symboles n'est pas seulement d'ordre langagier, comme pouvoir de signifier *plus*, il a corrélativement une implication ontologique et existentielle : la multiplicité du sens ouvre à la multiplicité de l'être et exprime la condition fondamentale de l'Homme dans le monde (faillibilité, culpabilité, espérance, renaissance...).

Les structures de signes à double sens ne sont-ils que richesse du langage ? Si ce n'est pas le cas, ce n'est pas seulement au nom de l'idéal d'univocité prôné par la logique, mais également parce que le symbole, au lieu d'avoir un pouvoir révélant, peut avoir en contrepartie un pouvoir dissimulant. Au lieu de libérer un potentiel de sens pour dire autrement l'être, le symbole aliène le sens pour masquer la réalité. En font partie les idéologies, au sens marxiste, qui en disant quelque chose (par exemple l'universalité des droits)

masquent en fait le sens des rapports réels entre classes sociales (la domination de la classe dominante) ; en font encore partie les rêves, au sens freudien, qui, en imaginant quelque chose (par exemple un bestiaire animal) dissimulent en fait le sens caché de nos désirs (le refoulement de nos désirs infantiles). C'est une autre herméneutique qui doit alors être convoquée : non plus une herméneutique de la recollection de sens, mais une herméneutique du soupçon.

Pourquoi ces structures de signes à double sens appellent-elles une interprétation ? Parce que l'on ne peut pas se contenter d'une compréhension immédiate de leurs significations qui apparaissent d'emblée comme inintelligibles. Les idéologies, les rêves et autres productions de l'inconscient relèvent typiquement des significations problématiques qui appellent un travail interprétatif, à la différence de la polysémie dont l'ambiguïté peut être levée par le contexte. Le travail interprétatif consiste à substituer au sens manifeste de l'expression un sens latent qui permet de mieux comprendre la raison d'être du premier.

### **3. Tropes et signes implicites**

La région qui recouvre les significations problématiques ne se limite pas aux signes ambigus ou aux structures de signes à double sens ; elle s'étend en réalité à l'ensemble des signes dont la compréhension spontanée ne va pas de soi. Parler de significations problématiques n'a pas nécessairement une connotation négative. On l'a vu à propos des symboles religieux qui ouvrent à de nouvelles significations et permettent d'accroître notre compréhension de l'être. Au-delà de cette catégorie particulière, on peut élargir ce constat à l'ensemble des expressions artistiques, littéraires, et singulièrement poétiques. Autant la logique symbolique, et la science en général, recherche l'univocité par idéal, autant les langages de l'art recherchent la plurivocité par vocation. Plus qu'aucun autre objet, une œuvre d'art

demande à être interprétée. Nul hasard si une part substantielle de l'herméneutique contemporaine (chez Gadamer ou chez Jauss en particulier) s'est approprié le champ entier des formes et des expressions de l'art. La propension d'une œuvre d'art à être interprétée est bien entendu renforcée, si elle comporte une dimension allégorique. Dans ce cas, elle relève clairement des symboles comme structures de signes à double sens, sauf que le signe n'est pas nécessairement linguistique, mais peut apparaître sous une forme iconique, plastique, musicale... Avec les arts visuels, on quitte le modèle du texte (bien que certaines œuvres picturales ou musicales peuvent raconter une histoire) qui demeure le paradigme à partir duquel Ricœur cherche à fonder une herméneutique des symboles. Même une œuvre d'art dépossédée de tout arrière-plan symbolique ou allégorique, même l'œuvre la plus « minimale » ou la plus abstraite demande une interprétation à la fois quant à son statut ontologique (pour la démarquer des simples choses) et quant à son statut représentationnel ou dénotatif. Pour le dire dans les termes d'Arthur Danto, un objet ne devient une œuvre d'art que sous la condition d'une certaine interprétation (Danto, 2019). La dimension symbolique ou allégorique d'une œuvre ne fait qu'ajouter une problématique du sens qui est déjà consubstantielle à l'existence même d'une œuvre d'art en tant qu'elle provoque une défamiliarisation du monde et des choses. En d'autres termes, l'œuvre d'art provoque, par son existence même, un déplacement, une subversion, une transfiguration du sens (familier, commun, littéral).

Il est essentiel ici de distinguer les signes à double sens (au sens des symboles) qui comportent toujours un sens caché (que l'on peut révéler ou démasquer) et les signes à déplacement de sens, c'est-à-dire les signes dont l'usage contrarie leur signification habituelle, sans renvoyer pour autant à une réalité cachée dans les profondeurs du

sens. Le portrait d'une personne, fût-il le plus fidèle, dès lors qu'il procède d'une médiation par la composition de l'œuvre, par la perspective adoptée par l'artiste, opère un déplacement de sens de la manière dont on peut représenter en réalité la même personne. La plupart des figures de styles et des « tropes » en littérature répondent à cette logique, et, au premier chef, la métaphore, qu'on la situe à l'échelle du mot, de la prédication (comme « prédication impertinente ») ou du poème dans son ensemble. Lorsque Paul Celan écrit, dans « Matière de Bretagne », le vers « la plaie courtisée par l'épine », le déplacement de sens s'opère dans la manière « impertinente » dont il use du lexique amoureux (« courtiser ») pour rapprocher non deux personnes mais une épine et une plaie. Or, ce déplacement de sens ne repose pas sur un supposé « sens caché » qu'il faudrait déchiffrer mais sur le fait d'attribuer un sens inhabituel à des termes usuels ou à leur relation. La subversion du sens s'opère en quelque sorte à la surface du langage. En cela consiste l'innovation sémantique, et ontologique en même temps dans la mesure où le poète nous invite à voir *autrement* la relation entre une plaie et une épine. Pourquoi les signes à déplacement de sens relèvent-ils du champ par excellence de l'herméneutique ? Parce que leur compréhension spontanée est troublée et requiert donc un effort interprétatif. La problématique du sens de ces signes n'a rien de négatif. Bien au contraire. Ils œuvrent à la transformation du langage et à l'accroissement de notre rapport au monde. Pour cette région de signes, l'herméneutique elle-même est amenée à collaborer avec des disciplines connexes que sont la poétique, l'esthétique ou la rhétorique.

De la même manière que les signes à double sens, les signes à déplacement de sens (les tropes) ont par leur nature même, indépendamment de tout contexte (à la différence des signes polysémiques), tendance à devoir être interprétés. Il s'agit seulement

d'une tendance. Leur usage et leur contexte peuvent clairement en renforcer (ou non) le caractère interprétable. Lorsque par exemple certaines métaphores entrent quasiment dans le langage courant (à l'image de certains avocats qualifiés de « ténors du barreau »), la compréhension est relativement fluide, sans effort interprétatif particulier. C'est vrai également de certaines figures rhétoriques, comme la métonymie (« boire un verre ») ou la synecdoque (« acheter un vison »), devenues des expressions familières. Sauf circonstances particulières, une compréhension immédiate suffit, sans travail interprétatif particulier.

Le propre des signes à déplacement de sens est de provoquer, à des degrés divers, des *écarts*. Tout en respectant les morphèmes d'une langue donnée, les écarts peuvent se produire, soit par l'apport de mots nouveaux (cas des néologismes), comme il est souvent d'usage dans le lexique scientifique et technique, dans le langage poétique et littéraire, ou en encore dans des dialectes populaires (par exemple le verlan), soit par l'attribution de significations nouvelles à des mots ou des expressions déjà existants. En d'autres termes, il faut bien démarquer les signes (ou les agencements de signes) à déplacement de sens comme les métaphores, les signes à l'attribution de nouveaux sens, et les créations de nouveaux signes (avec de nouvelles significations corrélatives) comme les néologismes. Dans tous les cas, on observe un même phénomène d'innovation sémantique qui rompt avec le fonctionnement « normal » ou les « standards » d'un code et requiert donc corrélativement un effort d'interprétation.

La notion de « fonctionnement normal » d'un code appelle toutefois une série de remarques. D'une part, toute innovation sémantique, pour qu'elle puisse produire ses effets, suppose une certaine acceptation de la part d'une communauté pratiquante. D'autre part, la reconnaissance d'une innovation sémantique suppose

toujours la reconnaissance de certains standards dans l'usage des signes (il n'y a pas de transgression sans « norme » préalable). Réciproquement, ce qui était initialement perçu comme innovation peut, par usage et diffusion, s'intégrer dans les nouveaux standards du code à l'image de « métaphores mortes », de néologismes populaires (« le chébran » du verlan par exemple). Enfin, la notion de « fonctionnement normal » d'un code est relative : si un code connaît des formes de stabilité (dans sa dimension synchronique), elle n'est jamais figée (dans sa dimension diachronique).

Reste à dégager une nouvelle région de problématique du sens : non plus les signes ambigus, non plus les signes à double sens (les symboles ou les allégories), non plus les signes avec déplacement de sens (les tropes), non plus les créations de signes (les néologismes), mais les signes implicites. Les signes implicites appartiennent à une zone intermédiaire entre la surface du sens et les profondeurs du sens (dans lesquelles prospèrent les symboles). Klinkenberg peut nous servir ici de guide par les distinctions qu'il opère entre trois catégories de signes implicites, même si nous en tirerons des conclusions différentes dès lors qu'il suppose, dans la mouvance des théories de l'interprétation générale, que tous les sens implicites méritent interprétation.

La première catégorie est celle du présupposé qui n'est pas seulement à l'œuvre dans la démonstration scientifique ou l'argumentation philosophique mais dans la logique propositionnelle ordinaire. Certes, certains présupposés peuvent être d'emblée explicités (ce qui leur ôte de fait tout caractère implicite), mais d'autres non. Soit l'assertion suivante, Paul s'exprimant à l'adresse de Luc : « Bruno a retrouvé du travail ». Quels sont les présupposés à l'œuvre ? On peut aisément les retrouver par une méthode analytique. Etant donné le prénom, on peut présupposer que Bruno est un homme, qu'il est manifestement connu des deux interlocuteurs, si

Paul n'en dit pas davantage sur l'identité de Bruno. Surtout, il est présupposé que si Bruno a retrouvé du travail, c'est que, de fait, il a connu une période de chômage ou de non-emploi. Le verbe « retrouver » présuppose encore qu'avant cette période sans activité il devait occuper un emploi. Voilà quelques-uns des éléments significatifs présupposés dans cette simple assertion. Peut-on en déduire en revanche que ces présupposés requièrent une interprétation ? Ce n'est pas vraiment le cas dans l'exemple en question pour laquelle une compréhension immédiate est suffisante. Si Paul et Luc connaissaient deux personnes prénommées Bruno, qui étaient à la recherche toutes deux d'un emploi, alors, dans ce cas, l'implicite aurait pu poser problème et demander une clarification interprétative.

A la différence des présupposés, les sous-entendus ne sont pas codifiés dans les composants lexicaux et syntaxiques. Dans l'assertion « Paul a retrouvé la santé », on présuppose nécessairement qu'il a été malade. Par contraste, on ne peut dégager un sous-entendu, de manière purement analytique, en se référant aux termes mêmes d'un énoncé. En d'autres termes, c'est uniquement un certain contexte qui permet d'inférer un sous-entendu : « Il faut que certaines conditions contextuelles soient réunies – un ton particulier, un geste, un clin d'œil, un raclement – pour actualiser le sous-entendu » (327). Soit l'exclamation suivante : « qu'est-ce qu'elle cuisine bien ! ». Sans information sur le contexte de l'énonciation, nous sommes incapables de savoir si l'exclamation doit être prise littéralement, c'est-à-dire comme un compliment, ou alors avec un sous-entendu qui pourrait signifier l'inverse de son sens littéral, et donc comme une critique implicite (par exemple à la suite d'un repas qui manifestement n'a pas séduit les convives).

Si les sous-entendus sont entièrement dépendants des contextes, ils le sont plus encore s'agissant de leur degré d'interprétation. Il y a

des sous-entendus tellement manifestes que leur sens implicite saute aux yeux. Si un convive fait un raclement de gorge, avec une légère moue du visage en s'exclamant « Qu'est-ce qu'elle cuisine bien ! », la compréhension du sous-entendu sarcastique semble évidente. L'interprétation tend à être requise, en revanche, lorsque le sous-entendu laisse une indétermination dans l'intention véritable du locuteur, lorsque les signes qui s'ajoutent à l'énoncé laissent planer un doute sur la signification véritable. C'est l'acte d'énonciation (au sens de la pragmatique du langage ordinaire) plus que l'énoncé en lui-même qui permet ou non d'établir un sous-entendu. Lorsque le récepteur décèle un sous-entendu dénié par l'émetteur, il donne lieu précisément à un mal-entendu et génère le plus souvent des conflits d'interprétation. La mise à jour des signes implicites permet parallèlement de mettre l'accent sur une autre technique interprétative (*interpretatio*) qui vient s'ajouter aux autres déjà mises en évidence (contextualisation, dévoilement, clarification...) : l'explicitation qui permet de dégager l'implicite d'un signe ou d'un ensemble de signes. Lorsque le récepteur ne parvient pas lui-même à expliciter le sens d'un propos, il peut formuler à l'émetteur une « demande d'explicitation » (requête impossible lorsque le support est un texte entièrement détaché de son auteur).

#### **4. Sens littéral, sens second, sens étranger**

A l'exception des significations ambiguës, toutes les catégories de significations problématiques, hors contexte ou en contexte, que nous avons explorées jusqu'alors ont la particularité d'être des significations de second degré. Qu'il s'agisse de symboles, d'allégories, de tropes, d'implicites, le sens est toujours autre que celui qui est donné au premier abord. Faut-il assimiler alors significations problématiques et significations de second degré et réduire finalement le champ de l'herméneutique à ces dernières ? S'il faut

élargir le champ des significations problématiques, c'est qu'il y a d'autres régions de signes dont la problématique demande également un travail d'interprétation. Toute signification problématique n'est pas de second degré ; elle peut concerner également les signes de premier degré ou ceux que l'on rassemble habituellement sous *le sens littéral*. On peut définir, avec Ada Neschke-Hentschke, le sens littéral d'un mot, d'une phrase, d'un discours, d'un texte comme « la signification première d'un signe ou des signes, dans la mesure où cette signification est partagée par une communauté linguistique » (Neschka-Hentschke, 2008: 22).

L'herméneutique s'est, historiquement, intéressée autant au sens allégorique (*allé-gorei...* qui dit autre chose que ce qui est dit littéralement) qu'au sens littéral des textes (à la « lettre »). L'herméneutique du *sensus litteralis* s'est notamment construite dans le contexte philologique de l'Ecole d'Alexandrie, puis de l'exégèse chrétienne. En quoi le sens littéral demande-t-il un travail interprétatif ? Ce n'est pas bien entendu tout sens littéral qui appelle un effort d'interprétation. De manière générale, le sens littéral demande moins d'interprétation que les signes à second degré qui jouent sur les doubles sens, les déplacements de sens, les implicites. Ce n'est pas, en revanche, parce que le sens littéral est un sens premier qu'il implique une compréhension immédiate. Quelles sont donc les catégories de sens littéral qui demandent plus que d'autres un travail interprétatif ? Avec les premiers pas de la philologie, « l'histoire du « sens littéral » commence de fait avec la première glossologie, établie par Philitas de Kos (début du III<sup>ème</sup> siècle av. JC). Celle-ci révèle le sens de mots désuets par le renvoi à une signification passée, à la dénotation d'une réalité révolue. La nécessité d'une herméneutique du sens des mots (exégèse) doit remédier à l'obscurité (*asapheia*) d'un lexique que l'évolution de la langue a rendu obsolète. L'histoire du sens littéral débute donc au

moment où la langue devient si obscure qu'elle réclame une exégèse. Il s'agit alors de réactualiser les référents du passé, les réalités que désignaient ces mots désuets, au moyen de l'histoire (*historia*) » (27). La philologie d'Alexandrie met à jour une problématique du sens qui procède de signes devenus désuets, c'est-à-dire de signes qui ne correspondent plus à l'usage actuel d'une langue, qui ne permettent plus pour les contemporains de comprendre spontanément ce qu'ils désignent. L'obscurité en est le mode problématique. Bien entendu, l'obscurité est entièrement dépendante des contextes et, en l'occurrence ici, du contexte historique. Les mêmes mots n'avaient rien d'obscur pour les contemporains d'Homère. En d'autres termes, l'obscurité, qui est un produit de la distance historique et culturelle, nécessite un travail interprétatif que les philologues d'Alexandrie appelaient précisément *exégèse* qui repose sur une *interpretatio* privilégiée : la *clarification* (rendre clair et intelligible ce qui est obscur), qui ne va jamais elle-même sans *contextualisation*. Autant la pratique exégétique relève clairement d'une technique herméneutique savante qui ne cessera de se développer chez les Pères de l'Église, à la Renaissance, jusqu'à l'herméneutique moderne de langue allemande, autant la clarification s'apparente également à une *interpretatio* ordinaire chaque fois que nous sommes confrontés à un sens obscur. L'obscurité, comme régime particulier de signes problématiques, ne se limite pas cependant à des mots devenus désuets, suite aux transformations d'une langue. L'obscurité concerne également toute expression ou tout discours qui comporte une part d'inintelligibilité du fait de l'usage de mots manifestement déplacés, dont l'usage ne correspond pas à ce qu'ils désignent couramment, à l'association ou à l'enchaînement d'expressions et d'idées peu familières, sans parler de certaines incorrections grammaticales ou syntaxiques qui peuvent rendre un propos difficilement compréhensible.

La compréhension spontanée d'un sens littéral peut être également affectée par deux autres régimes de problématicité du sens : la confusion et le contresens. Il y a contresens lorsque le sens compris est contraire au sens qui doit convenir à un mot, une expression, une idée, un texte. Le contre-sens est bien distinct du non-sens en ce que le premier est bien pourvu d'une signification, même si elle est erronée. La notion de non-sens peut être toutefois très relative et dépend fortement là encore des contextes. Si je dis que « le désert est rempli de forêts », la proposition, prise littéralement, apparaîtra comme insensée dans un contexte de communication courante. Prise dans un contexte poétique ou littéraire, la même proposition peut avoir un sens, fût-il impertinent. Le contresens et la confusion comportent une parenté commune par une même méprise sur la signification véritable. Il y a confusion lorsqu'un mot, une expression, une idée sont mis à la place de ceux qui devraient convenir dans un contexte déterminé.

Les incohérences et les contradictions, comme régimes de problématicité du sens, se distinguent de la confusion en tant qu'ils ne peuvent concerner le seul usage d'un terme ou d'une expression. Les incohérences et les contradictions ne peuvent affecter que les raisonnements ou les discours, soit qui passent d'un plan de référence ou thématique à un autre sans liens logiques, soit qui affirment et qui nient en même temps une même proposition. Des incorrections grammaticales, des confusions, des incohérences, des contradictions et autres fautes logiques, pour autant qu'elles restent relativement mineures, ne perturbent qu'*a minima* la compréhension spontanée et nécessitent par conséquent que peu de travail interprétatif pour le récepteur. Tout est une question de degré entre la compréhension la plus immédiate et l'effort interprétatif le plus soutenu.

La complexité d'un discours, d'un énoncé, d'une démonstration,

si elle peut également générer un défaut de compréhension du sens littéral n'est pas le produit d'une incorrection grammaticale ou d'une faute logique dans le raisonnement. Elle est bien entendu variable selon les contextes et surtout l'expérience acquise du récepteur. La résolution d'une équation différentielle n'aura pas la complexité pour un mathématicien chevronné qu'elle aura pour le néophyte. La complexité peut tenir à la fois de la technicité des termes mobilisés, de la quantité des informations données ou encore des modalités logiques de raisonnement.

Nous pouvons désormais circonscrire, comme champ d'objets privilégiés de l'herméneutique, deux grands ensembles de significations problématiques comportant chacune des catégories particulières. D'une part, les problématiques de sens second : tropes, symboles, allégories, ironie, emphase... D'autre part, les problématiques de sens littéral : obscurité, ambiguïtés, confusion, contradictions, incohérences, contre-sens, incorrections, complexité... On peut ajouter, enfin, les problématiques de sens étranger qui peuvent venir renforcer les deux précédentes. La configuration est différente de la difficulté posée, dans l'ancienne philologie, par l'obscurité de mots ou d'expressions devenus obsolètes. Une dimension de non-familiarité est bien présente dans les deux cas. Mais l'obscurité, au moins dans le sens de la philologie alexandrine, se pose encore pour des mots et des expressions qui appartiennent à une même langue, fût-elle transformée. Dans le cas d'une confrontation avec une langue étrangère, le problème de la compréhension immédiate est de fait renforcé. La difficulté de compréhension dépend du degré d'éloignement ou de proximité d'une langue par rapport à une autre, par exemple si des langues possèdent des caractéristiques communes et un héritage linguistique commun, appartiennent à un même ensemble (les langues indo-européennes, les langues latines...) ; tout dépend également, pour

chaque locuteur, de l'expérience d'apprentissage d'une langue étrangère, de sa précocité, etc... Autant de facteurs qui vont contrarier ou au contraire faciliter la compréhension. Toutefois, en elle-même, toute langue étrangère suppose un acte d'interprétation, qui pourra décroître en fonction de son assimilation progressive. C'est la traduction qui intervient par excellence comme technique interprétative, comme *interpretatio*. Pour ce registre de signes, l'herméneutique appelle des disciplines connexes comme la traductologie, la linguistique historique ou encore la grammaire comparée. La philologie en est également une excroissance, du moins en tant qu'elle porte sur des textes dont les auteurs classiques écrivent dans une langue, notamment grecque, qui comporte de l'étrangeté pour les contemporains. Ce que Schleiermacher appelle *l'interprétation grammaticale* est certes valable pour toute langue, et singulièrement pour tout discours, en tant qu'il charrie de l'étrangeté, mais plus encore lorsque les signes sont écrits dans une langue étrangère.

La démarche est opposée, bien que le problème soit le même, si l'on se tourne du côté de l'herméneutique de Gadamer. Pour surmonter la distance historique, l'étrangeté d'une langue, d'une culture, d'un texte, l'objectif n'est pas de revenir à son sens originel, de s'identifier aux intentions présumées de l'auteur d'un texte mais de s'intéresser à ses *applications* concrètes dans des contextes historiques différents. Le problème herméneutique de la compréhension est entièrement déplacé : c'est davantage le sens actuel d'une œuvre ancienne que le sens originel qui est valorisé. Le problème est moins de savoir ce que pensaient véritablement les Anciens que de savoir ce que nous faisons des textes des Anciens pour comprendre le présent que nous sommes. L'ambition de Gadamer est, en d'autres termes, de fusionner les trois « intelligences » de l'herméneutique, héritées notamment du

piétisme : la *subtilitas intelligendi* (ou compréhension proprement dite), la *subtilitas explicandi* (ou interprétation) et la *subtilitas applicandi* (l'application). Cette démarche concerne plus particulièrement trois disciplines fondatrices de l'herméneutique (l'herméneutique philologique, l'herméneutique théologique et l'herméneutique juridique) :

Ce qui est constitutif de l'herméneutique juridique comme de l'herméneutique théologique, c'est bien la tension existant entre le texte donné – texte de loi ou de révélation – d'un côté, et de l'autre, le sens que prend son application à l'instant concret de l'interprétation, que ce soit dans la sentence ou dans la prédication. Une loi ne demande pas à être comprise historiquement, l'interprétation doit au contraire concrétiser son autorité juridique. De même un texte religieux ne demande-t-il pas à être considéré comme simple document historique, il doit être compris de façon à exercer son action salvatrice. Ce qui signifie également dans les deux cas que le texte – loi ou message de salut, pour être compris comme il le demande, c'est-à-dire selon l'exigence qui est la sienne – doit à chaque instant, c'est-à-dire en chaque situation concrète, être compris de façon nouvelle et différente. Ici, comprendre, c'est toujours appliquer (Gadamer, 1966: 330–331).

Gadamer oppose deux démarches interprétatives qui ne sont pas en soi impossibles. Tout dépend de la finalité qui leur est assignée. Comprendre, n'est pas toujours appliquer. Lorsque le juge doit traiter une affaire et rendre justice, son problème n'est pas en effet de comprendre le sens historique de la loi, les conditions historiques qui ont présidé à son adoption, même si la question de « l'intention du

législateur » peut être invoquée pour interpréter le sens d'une loi, mais toujours en vue de son *application* à la situation présente. Son problème est bien de savoir quelle loi convient au cas. Autres sont cependant la démarche et la finalité de l'historien du droit. Ici, comprendre n'est pas appliquer. Son ambition consiste bel et bien à comprendre, et le cas échéant, à interpréter le sens historique d'une loi, d'une législation, d'une convention. S'intéresser par exemple aux raisons qui ont présidé au renforcement du pouvoir exécutif dans la Constitution de 1958, dans le contexte de l'instabilité ministérielle de la IV<sup>ème</sup> République (démarche de l'historien du droit) n'est pas la même chose que de s'interroger sur le fait de savoir si l'adoption de telle loi est conforme au « bloc de constitutionnalité » (démarche du juge constitutionnel). Le problème de l'intention du législateur devient pour l'historien du droit tout à fait central, indépendamment de toute finalité d'application, même si c'est toujours de son présent que l'historien cherche à comprendre le passé d'un texte de loi. Cette démarche herméneutique peut assurément avoir droit de cité. L'essentiel pour notre propos se concentre sur le fait qu'un même régime de problématicité de sens provoqué par la distance historique soit susceptible de démarches interprétatives différentes, bien qu'également légitimes : reconstruire un sens historique, dans un cas ; appliquer et reconfigurer un sens historique dans le présent, dans l'autre.

### **5. Signes naturels et signes artificiels**

A-t-on épuisé le domaine d'objet de l'herméneutique avec les régimes de problématicité attenants au sens littéral, au sens second, au sens étranger ? La particularité de ces régions du sens est qu'elles reposent sur des signes linguistiques, sur des supports privilégiés (paroles, textes, discours...) que sont les langues naturelles. Incontestablement, l'herméneutique comme science a largement

privilegié, au moins depuis l'époque moderne, l'interprétation de cette région de signes, et tout particulièrement, les signes linguistiques durablement fixés comme textes, ou assimilables à des textes. C'est sur le modèle du texte que Dilthey pense les autres expressions historiques durablement fixées (vestiges, monuments...). C'est sur le modèle du texte que Ricœur pense analogiquement les symboles, l'histoire et l'action (« l'action sensée considérée comme un texte »). C'est sur le modèle du texte que Geertz explore le feuilletage de la réalité culturelle comme *inscription*. C'est encore sur le modèle du texte que Gadamer cherche à élaborer son concept d'*application*.

Or, force est de reconnaître d'autres régions de signes qui ne se laissent assimiler ni à des textes, ni plus généralement à des signes linguistiques. L'herméneutique ne peut les ignorer et doit par conséquent étendre son emprise sur les signes non-linguistiques en tant qu'ils comportent une problématique du sens. Il est entendu que c'est d'abord et avant tout par les signes linguistiques que s'opèrent la compréhension et l'interprétation humaines. Nul hasard donc si les signes linguistiques constituent la part largement prédominante des *anthroposignes*, des *sociosignes* et des *ethnosignes*. D'autres codes de signes (par exemple gestuels) peuvent en outre accompagner et renforcer la communication par signes linguistiques. Ce fait explique que la linguistique reste encore le patron de la sémiologie. Certes, Saussure, dans ses *Cours*, prend en compte d'autres codes de signes, autres que les signes linguistiques, comme les signes corporels de politesse. En revanche, ils ne font pas véritablement l'objet d'un traitement propre.

Ce parti-pris épistémologique ne permet pas toutefois de prendre à sa juste mesure la spécificité des signes non-linguistiques. C'est *contrario* la vertu du modèle sémiotique hérité de Peirce que de proposer une théorie générale qui n'accorde aucun privilège particulier à telle catégorie de signes. Il en va notamment des indices

et des icônes. Nous rappelons que, dans la terminologie de Peirce, une icône est un signe qui renvoie à l'objet qu'il dénote par des caractères de ressemblance, que cet objet existe réellement ou non, tandis qu'un « indice est un signe qui renvoie à l'objet qu'il dénote parce qu'il est réellement affecté par cet objet » (Peirce, 1978: 140). Ce n'est pas le caractère (ou non) linguistique du signe qui est pertinent dans ce modèle mais le type de rapport entre le representamen (image sonore ou visuelle du signe) et son objet : rapport de ressemblance, de contiguïté, de convention. Cette typologie permet de prendre en considération toute une semiosis humaine et sociale de nature non linguistique. Prenons l'exemple des indices. Il existe bien toute une palette d'indices linguistiques comme les pronoms démonstratifs et relatifs (« ceci », « celui-là »...) ou des adverbes (« là-bas », « ici », « hier »...). Mais il existe également toute une gamme d'indices non linguistiques. Peirce en donne quelques exemples :

Je vois un homme avec une démarche chaloupée. Cela indique probablement que cet homme est un marin. Je vois un homme aux jambes arquées, avec des pantalons en velours côtelé, des guêtres et une jaquette. Cela indique probablement que cet homme est un jockey ou quelque chose du même genre. Un cadran solaire ou une horloge *m'indique* l'heure (154).

Qu'il s'agisse d'icônes, d'indices ou de symboles (au sens très large où l'entend Peirce, plus large que les signes à double sens), ces signes ne peuvent être compris que s'ils s'inscrivent dans un certain code, c'est-à-dire dans un rapport réglé avec d'autres signes. C'est vrai bien entendu du code linguistique, mais également d'autres structures de codes non-linguistiques : code de la route (même si

certains signes sont aussi linguistiques), code vestimentaire, code gestuel de politesse, code de rituel politique, social, religieux... Une barrette inscrite sur l'uniforme d'un militaire n'indique le grade que relativement à d'autres barrettes, à leur forme, à leur couleur... Le feu rouge du code de la route n'est un signe indiciaire que relativement aux deux autres feux de couleurs. Toute une semiosis sociale peut se passer des signes linguistiques pour s'exprimer : un gradé de l'armée de terre n'a pas besoin de dire qu'il est colonel face à ses subordonnés : une barrette et trois molettes d'éperons de teinte dorée *fait signe*, sans avoir besoin d'un discours, même s'il peut être traductible en signes linguistiques. Dans d'autres cas, on peut observer ce que Klinkenberg appelle une « redondance » sur des codes différents (par exemple, la sirène et la couleur du gyrophare d'une voiture de police qui transmettent le même message sur deux canaux différents ) :

Pour prémunir les messages contre les divers accidents qui peuvent survenir au cours de leur transmission le long d'un canal, les codes permettant d'élaborer ces messages peuvent prévoir une *redondance*. On veut dire par là qu'une information donnée peut être répétée un certain nombre de fois dans l'énoncé, et distribuée sur les diverses unités constituant le message (Klinkenberg, 1996: 74).

La trichotomie du signe entre icônes, indices et symboles est cependant relative. Tout dépend des contextes, des interprétants et des interprètes. Prenons l'exemple d'une trace de botte laissée dans la boue. Est-ce une icône ou un indice ? De quoi cette trace fait-elle signe ? En tant que la trace épouse la forme de la botte, elle s'apparente assurément à une icône. En tant qu'elle indique que quelqu'un portant des bottes est passé sur ce chemin de boue, elle

s'assimile assurément à un indice. Même observation pour l'adverbe « là-bas ». Dans la mesure où il s'agit d'un signe régi par une convention de langage, « là-bas » s'apparente à un symbole. Dès lors que cet adverbe vise à indiquer une direction, il relève d'un indice.

En quoi la sémiotique de Peirce peut-elle intéresser l'herméneutique ? En tant qu'elle permet d'intégrer plus que d'autres sémiotiques des anthroposignes non linguistiques comme certaines catégories d'icônes et d'indices, du moins dans la mesure où ils comportent une part de problématicité du sens. Peirce ne distingue pas véritablement la simple compréhension et l'interprétation au sens fort que nous lui accordons. La notion d'interprétant, centrale dans sa première trichotomie (representamen, interprétant, objet), ne doit pas être confondue avec l'interprétation ou avec l'interprète. L'interprétant, on l'a vu, est la médiation qui permet de relier un representamen à son objet. Si un ami me montre du doigt (representamen visuel et indiciaire) un livre (objet existant) sur son bureau, l'interprétant (image mentale) qui se forme en moi n'a rien d'interprétatif pour peu que la compréhension se fasse sans accroche particulière sur ce qui est désigné. L'indice n'est donc pas ici un signe problématique. La situation est différente si je n'arrive pas à bien situer la rue qu'un ami me montre du doigt. Dans ce cas, plusieurs interprétants sont possibles. L'indétermination des interprétants engage alors un procès interprétatif, une enquête sur l'association entre le representamen et son objet. En d'autres termes, c'est uniquement lorsque la structure médiatrice entre le representamen et son objet pose problème (confusion, obscurité, ambiguïté...), lorsqu'un interprétant ne peut plus spontanément s'associer à un objet, que se produit une suspension du sens et qu'un procès interprétatif entre en jeu.

La sémiotique générale des signes non-linguistiques (notamment iconiques et indiciaires) dispose de son autonomie propre, tout en

pouvant s'adosser aux sciences sociales, comme analyse de la vie des signes dans la vie sociale, sans privilège *a priori* pour les signes linguistiques, mais avec une attention particulière au sens de leurs interactions et de leurs traductions réciproques. L'herméneutique a sa place entière comme science connexe de la sémiotique dans la mesure où elle s'intéresse aux icones et aux indices en tant qu'ils relèvent d'une problématique du sens. Les mêmes régimes de problématique du sens (confusion, obscurité, équivocité, ambiguïté...) peuvent s'y appliquer : une image peut être trouble ou confuse, un indice ambigu, un tableau allégorique...Peuvent s'y appliquer également les mêmes techniques interprétatives : on peut clarifier une image, contextualiser des indices, dévoiler le sens d'un geste... Autant il est essentiel de distinguer des registres différents de signes, autant il est fondamental de montrer que les mêmes régimes de problématique du sens et les mêmes *interpretatio* peuvent valoir quelque que soit la nature du signe. Ce n'est pas la rabattre le non-linguistique sur le linguistique dans la mesure où les régimes de problématique du sens et les *interpretatio* ne sont pas plus fondateurs dans un système de signes que dans un autre. Cette homologie témoigne en même temps de la traductibilité de principe d'un système de signes à l'autre (traduire des mots en images, et réciproquement, des mélodies en mots, et réciproquement...) et assure l'autonomie même d'herméneutique comme science de l'interprétation des significations problématiques.

C'est vrai également pour une dernière région de signes à laquelle doit s'ouvrir l'herméneutique : les signes naturels. Lorsque l'œnologue interprète la couleur, la texture, la saveur ou l'odeur d'un vin pour déterminer son cépage, son année de production, son millésime... il va recourir à des *interpretatio* comme la catégorisation, la contextualisation, la comparaison, la clarification pour établir son jugement (le cas échéant, il pourra traduire en mots ou en images les

signes reçus par exemple par l'odorat). Le critère distinctif entre le signe naturel et le signe artificiel tient essentiellement dans le caractère intentionnel du second. Rigoureusement parlant, un signe naturel n'a aucune *intention* de signifier : c'est l'homme qui lui fait signifier quelque chose et il le fait en fonction de schèmes sociaux et culturels. Un signe naturel est toujours culturellement interprété. Par contraste, le signe artificiel a été conçu pour signifier quelque chose (comme la girouette pour signifier la direction du vent). La distinction entre signes naturels et signes artificiels, quoique très utile, doit être maniée toutefois avec prudence. Un même phénomène peut être tantôt un indice, tantôt un signal, selon le contexte et l'usage. Une fumée, sans intervention particulière, est un signe naturel qui indique la présence d'un feu. Une fumée, en revanche, dans le cadre par exemple du système de communication optique des Amérindiens, est en outre un signal.

L'ouverture de l'herméneutique vers les signes naturels est en réalité très ancienne et précède l'inflexion textuelle de l'herméneutique moderne. C'est tout l'intérêt de la démarche de Jean-Claude Gens (Gens, 2008) que de remonter aux sciences médicales d'Hippocrate et de Galien, dans le dessein de montrer qu'il y a un héritage herméneutique qui excède le partage entre sciences des signes naturels et sciences des signes culturels. Revenir aux sources prémodernes de *l'hermeneutica medica*, revenir aux sciences hippocratico-galéniques n'a pas seulement pour objectif de montrer qu'il a existé une science de l'interprétation, à cheval entre l'esprit et le vivant, à la jonction des signes culturels et des signes naturels. Il s'agit également et corrélativement de montrer l'importance, pour le médecin, de saisir des signes comme les symptômes à la fois dans leur dimension diachronique et causale (l'historicité de la maladie), dans leur dimension présente (les symptômes tels qu'ils se donnent dans le moment du diagnostic) et dans leur dimension future (le

pronostic comme projection de l'évolution du malade et de la maladie) (82).

L'herméneutique médicale n'est bien entendu qu'une variante de l'herméneutique de la nature, d'autant plus qu'elle se focalise sur le corps humain et reste proche des disciplines qui se sont développées par la suite autour de la sémiologie médicale. Il existe d'autres sciences ou d'autres arts comme la mantique ou la pratique de la chasse que l'historien Carlo Ginzburg place sous le registre du « paradigme indiciaire » (Ginzburg, 1989) dont on trouve l'héritage anthropologique dans la formation des premières sociétés de chasseurs qui ont appris à reconstruire les formes et les mouvements des proies invisibles à partir des empreintes inscrites dans la boue, des branches cassées, des touffes de poil... Tout signe naturel n'appelle pas toutefois d'activité interprétative. Dans les situations familières, les traces sont comprises de manière presque instantanée, comme « prise naturelle sur les signes ». Ce n'est pas le cas, en revanche, selon un spectre variable, quand il n'y a plus de prise immédiate sur les indices, quand les signes naturels ne correspondent plus aux schémas acquis par l'expérience, quand un même signe est susceptible d'interprétations divergentes. Les distorsions de la semiosis indiciaire requièrent alors une compréhension médiante, une méthode spécifique de déchiffrement et un renouvellement du savoir-voir.

L'herméneutique ne peut s'aventurer qu'à l'interface du sens du signe, c'est-à-dire le signe en tant qu'il exprime quelque chose sur quelque chose ; vaste domaine, s'il en est, qu'elle partage avec la sémantique. Herméneutique et sémantique ont en commun un même champ de signes que sont les signes linguistiques, non pas pris isolément ou rapportés les uns aux autres dans un système virtuel, mais en tant qu'ils sont agencés dans l'unité primordiale de la phrase comme

porteuse de signification qui se donne comme discours. L'herméneutique se distingue cependant de la sémantique pour autant qu'elle porte son attention non sur la simple polysémie des mots mais sur leur ambiguïté, c'est-à-dire lorsque la polysémie n'est pas réglée, à des degrés divers, par le contexte, lorsque le sens des mots, des phrases, des discours est en partie indéterminé.

Au sein de l'immense région que constitue l'univers des signes linguistiques, trois sous-régions de significations méritent un traitement proprement herméneutique : les significations littérales, les significations secondes, les significations étrangères. Toute signification littérale n'appelle pas un effort interprétatif. Ce n'est pas le cas en effet lorsque la compréhension du sens est immédiate, en fonction d'un contexte particulier et de l'expérience de l'interprète. C'est le cas en revanche lorsque le sens littéral est troublé par ce que nous avons appelé des régimes de problématicité du sens. L'ambiguïté en fait partie, parmi d'autres : obscurité, confusion, contre-sens, non-sens, incohérences, contradictions, incorrections... L'herméneutique n'est pas isolée pour objectiver cette sous-région de signes linguistiques pris dans leur littéralité : elle est reliée à d'autres sciences connexes que sont l'exégèse, la philologie, la linguistique historique, la logique propositionnelle... La sous-région des significations étrangères vient ajouter une nouvelle couche de problématicité de sens pour des signes qui contrarient, à des degrés divers pour un locuteur donné, la compréhension spontanée. La troisième sous-région (les sens seconds) de signes linguistiques a ceci de particulier qu'elle appelle tendanciellement, indépendamment du contexte, une intelligence interprétative. En d'autres termes, les significations secondes ne peuvent être comprises d'emblée immédiatement. Ces sous-régions de signes constituent un terrain privilégié de l'herméneutique, en collaboration ici avec d'autres sciences connexes (rhétorique, exégèse, esthétique, logique).

Bien qu'étant les plus fondamentaux et les plus complexes dans la communication humaine, les signes linguistiques ne constituent qu'une région dans le vaste univers des anthroposignes. Il faut compter sur d'autres régions de signes qui ont leur codification propre (code vestimentaire, code de la route, code de navigation maritime, rituels de politesse, langages de l'art...), qui peut renforcer ou se substituer à la codification linguistique. Pour s'élever à cette région de signes, l'herméneutique est invitée à s'accoupler de nouveau avec la sémiotique pour mettre en lumière des catégories de signes qui n'ont pas le caractère arbitraire et immotivé des signes linguistiques : les signes iconiques et les signes indiciaires. L'herméneutique franchit un dernier seuil dans son mouvement d'élargissement en s'ouvrant aux signes naturels qui, à la différence des signes artificiels, n'ont pas d'intention de signification. Fort ancienne, l'herméneutique de la nature n'est pas réductible à une interprétation du corps comme symptôme, mais s'étend à l'ensemble des signes produits par des êtres non-humains interprétés par des humains.

Dans le mouvement paradoxal d'élargissement et de rétrécissement que nous avons dessiné, il ressort que l'herméneutique est bien une science, une science « positive » de l'interprétation des significations problématiques qui excède son ancrage épistémique dans les symboles et les textes. Science connexe d'autres sciences du langage et des signes avec lesquelles elle doit collaborer pour s'enrichir et s'élargir elle-même, l'herméneutique est en même temps une science à part entière qui cherche à objectiver les modes de problématicité du sens (obscurité, confusion, équivocité, ambiguïté, plurivocité, incohérence, étrangeté...) et à rendre compte des techniques interprétatives (les *interpretatio* : clarification, explicitation, traduction, contextualisation, dévoilement...) à l'œuvre dans le monde ordinaire et savant.

L'herméneutique n'est pas seulement, cependant, une science « positive ». Par tradition et par vocation, elle est une discipline authentiquement philosophique. D'une part, elle s'ouvre à l'ontologie si l'on considère que le sens, fût-il problématique, témoigne d'une véhémence à dire le monde et l'être. D'autre part, elle s'ouvre à l'épistémologie lorsqu'elle s'intéresse aux présupposés et aux méthodes des sciences humaines, sociales et naturelles qui recourent à l'interprétation. Enfin, elle s'ouvre à l'anthropologie philosophique lorsque l'on porte attention à la place de l'interprétation dans nos activités ordinaires et plus fondamentalement dans l'existence humaine.

### **Références**

- Benveniste, E. (1974). *Problèmes de linguistique générale, 2*. Paris: Gallimard.
- Danto, A. (2019). *La transfiguration du banal, Une philosophie de l'art*. Paris: Seuil.
- Gadamer, H.G. (1996). *Vérité et méthode*. Paris: Seuil.
- Gens, J.-C. (2008). *Éléments pour une herméneutique de la nature*. Paris: Cerf.
- Ginzburg, C. (1989). *Mythes, emblèmes, traces*. Paris: Verdier.
- Klinkenberg, J.-M. (1996). *Précis de sémiologie générale*. Paris: Points.
- Michel, J. (2017). *Homo interpretans*. Paris: Hermann.
- Morris, Ch. (1938). *Foundations of the Theory of Signs*. Chicago: University of Chicago Press.
- Neschka-Hentschke, A. (2008). « Le sens littéral. Histoire de la signification d'un outil herméneutique ». *Sens et interprétation* (éditions Christian Berner et Denis Thouard). Lille: Presses Universitaires Septentrion.

Peirce, Ch. S. (1978). *Ecrits sur le signe*. Paris: Seuil.

Ricoeur, P. (1965). *De l'interprétation. Essai sur Freud*. Paris: Seuil.

Ricoeur, P. (1969). « La structure, le mot, l'événement », in P.R., *Le conflit des interprétations*. Paris: Seuil.

Saussure, F. de (1995). *Cours de linguistique générale*. Paris: Payot.

Schleiermacher, F. (1987). *Herméneutique*. Genève: Labor et Fides.